

## **Big Fish**

### Histoire de pêche

*Big Fish : la légende du gros poisson*, États-Unis 2003, 125 minutes

Claire Valade

---

Numéro 230, mars-avril 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

#### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer ce compte rendu

Valade, C. (2004). Compte rendu de [Big Fish : histoire de pêche / *Big Fish : la légende du gros poisson*, États-Unis 2003, 125 minutes]. *Séquences*, (230), 49–49.

## BIG FISH

### Histoire de pêche

Tim Burton est sans contredit l'un des cinéastes les plus intéressants du cinéma américain d'aujourd'hui. Ses films sont à l'image de ses personnages généralement plus grands que nature : originaux, iconoclastes et flamboyants, débordants d'imagination et bénis d'un souffle de folie, de fantaisie et de naïveté, souvent populaires et appréciés malgré une certaine marginalité, parfois même traversés d'un éclair de génie. Ses meilleurs films (*Batman*, *Edward Scissorhands*, *Ed Wood*, *Sleepy Hollow*) sont tous empreints de ces caractéristiques. Son plus récent long métrage, *Big Fish*, est aussi — presque — tout ça, mais le film ne parvient jamais vraiment à lever et souffre d'un déséquilibre structurel qui souligne les principaux défauts de la trame narrative (développement inégal des personnages et répartition maladroite des histoires du personnage principal).

Réalisé après l'expérience insatisfaisante de *The Planet of the Apes*, *Big Fish* laissait espérer un retour de Burton à sa forme habituelle, d'autant que le réalisateur disposait d'un sujet en or que d'aucuns diraient même fellinien. Tiré du roman populaire de Daniel Wallace, *Big Fish* raconte les retrouvailles d'un fils avec son père, raconteur invétéré et roi de l'hyperbole. Le père, Edward Bloom, se meurt d'un cancer mais continue à prendre les choses à la légère; le fils, Will, journaliste épris de réalisme, tente une dernière fois de forcer celui-ci à être sérieux afin de comprendre la nature profonde de cet homme qu'il considère comme un menteur et un frimeur irresponsable plutôt qu'un magicien de la parole et un enjoliveur du réel. Toute la force du récit repose donc sur cette exposition de l'art de raconter et du pouvoir des mots — thématique que Tim Burton n'aborde pas pour la première fois puisqu'elle était aussi au centre, bien que de manière différente, de ce plusieurs considèrent comme étant son meilleur film, *Ed Wood*. Mais là où Burton révélait toute l'extravagance de son génie et la maîtrise de son style en s'attardant à recréer l'univers en carton pâte du vrai Ed Wood avec une méticulosité et un sens du rythme remarquables, sans oublier un réel attachement envers des personnages tordus mais d'une irrésistible innocence toute idéaliste, il n'arrive pas ici à rassembler tous ses fils conducteurs en une seule grande toile éclairée d'une même lumière. Dans *Big Fish*, le récit se perd dans un dédale menant ultimement à des culs-de-sac narratifs puisque la réconciliation finale ne vient s'imposer aux personnages que de l'extérieur — Will apprend par hasard que son père a caché, par simple pudeur sentimentale, des gestes altruistes insoupçonnés, ce qui ramollit ses sentiments envers le vieil homme — et non pas de l'intérieur, par le biais d'un changement du caractère profond des personnages. De plus, cette réconciliation demeure unidirectionnelle puisqu'elle n'éclaire en fait que Will, son père ne posant jamais aucun geste conciliateur nouveau et différent envers son fils et ne s'ouvrant jamais à lui réellement. La grande faiblesse de cette réconciliation unidirectionnelle tient du fait que le personnage de Will est fort



Débordant d'imagination... ou presque

mal défini : le flou et la mollesse de tempérament qui semblent être les principales caractéristiques de Will, surtout face à la grandiloquente personnalité d'Edward, laissent bien mal comprendre ce qui motive réellement le changement d'opinion qui s'opère chez lui.

Ceci dit, il faut souligner que tous ces défauts, particulièrement ceux relevant des personnages, ne sont en rien imputables aux acteurs, tous excellents. D'ailleurs, Billy Crudup, comédien tout en finesse et en subtilité, incarne son Will avec toute la force intérieure qu'il peut lui insuffler, malgré l'inégalité d'une écriture qui rend malheureusement son interprétation trop passive pour être réellement touchante. En fait, le scénariste, John August, ne semble en avoir eu que pour Edward, fort bien cerné, dont le charme flamboyant n'a d'égal que l'opacité de ses pensées réelles. Albert Finney comme Ewan McGregor s'en donnent à cœur joie dans les excès du personnage et créent un Edward aussi riche que fascinant. Leurs interprétations, de même que la beauté plastique du film, l'humour des situations imaginées par Edward en flashbacks et la présence d'autres acteurs des plus intéressants dans des caméos haut en couleur (Danny DeVito, Helena Bonham-Carter, Steve Buscemi) ou au contraire tout en retenue (merveilleuse Jessica Lange, malheureusement presque réduite ici à l'état de potiche tant son rôle est mince) sauvent le film et valent le détour à eux seuls.

Claire Valade

#### ■ Big Fish : la légende du gros poisson

États-Unis 2003, 125 minutes - Réal. : Tim Burton - Scén. : John August, d'après le roman de Daniel Wallace - Photo : Philippe Rousselot - Mont. : Chris Lebenzon, Joel Negron - Mus. : Danny Elfman - Cost. : Colleen Atwood - Int. : Ewan McGregor (Edward Bloom jeune), Albert Finney (Edward Bloom âgé), Billy Crudup (Will Bloom), Jessica Lange (Sandra Bloom âgée), Alison Lohman (Sandra Bloom jeune), Helena Bonham Carter (Jenny/la sorcière), Robert Guillaume (Dr Bennett âgé), Marion Cotillard (Josephine), Matthew McGrory (Karl), Steve Buscemi (Norther Winslow), Danny DeVito (Amos Calloway) - Prod. : Bruce Cohen, Dan Jinks, Richard D. Zanuck - Dist. : Columbia.